

LE TEMPS

Culture Samedi 20 novembre 1999

La danse comme nature morte

Par Sylviane Dupuis

Chronique d'écrivain

«Présence volante» traversant l'air, la danseuse selon Mallarmé ne se concevait pas hors du mouvement éphémère qui, l'espace d'un instant, la livrait glorieuse aux regards: «exhibition prompte» presque aussitôt disparue, mais dont l'imagination pouvait alors s'emparer pour en perpétuer à l'infini la fulgurance... Dernier rituel et «seule magnificence» moderne, la danse lui semblait ainsi ouvrir à la poésie même.

Braindance, la récente chorégraphie de Gilles Jobin, s'ouvre au contraire sur les corps immobiles de trois femmes – corps que l'on suppose sans vie, étendus à même le sol et réduits à l'état de choses que des mains d'hommes manipulent avec lenteur et précaution, retournent, déplacent, dénudent puis rhabillent sans émotion apparente. Désenchantement de la danseuse: on est cette fois dans le réel réduit à lui-même, nul rêve, mais des images au contraire qui remontent comme exhumées de la mémoire – des visions de corps soufflés par l'explosion ou gisant, victimes de l'une ou l'autre des tueries qui nous cernent, si proches, si banalement quotidiennes. Cet art de la danse que le poète qualifiait d'«allégorique» (parce que renvoyant aux symboles et à l'abstraction), le voici soudain changé en allégorie contemporaine du corps malmené – mais désacralisée, presque plate à force de réduction à la nudité et d'absence d'effets. A l'élan, à la fulgurance passante de l'Idéal se sont substituées, comme achevant la danse et avec elle la représentation, ces chairs immobiles qui déploient, sur la scène vide crûment éclairée, une «nature morte» apparemment sans au-delà ni salut. (À moins que celui-ci ne consiste plus qu'en l'illusion de l'art? Ce que pourrait suggérer par la suite, scintillant dans le noir, le corps dénudé de l'une des danseuses, tout entier «habillé» de pastilles luminescentes qui le métamorphosent en statue irradiante. Ou le spiritualisent?)

Nous n'en aurons jamais fini, en Occident, avec cette démonstration de l'obscène. Car ces crucifiés livrés aux regards, ces dépouilles d'animaux suspendus à un clou, ou bien dévoilant leurs entrailles, cette horreur mêlée de fascination pour les états du corps supplicié: c'est depuis quatre siècles au moins l'objet privilégié de notre méditation, qu'elle fût ou non d'inspiration religieuse. Je me dis qu'à leur manière, les corps de femmes doucement manipulés de Braindance (dont la position laisse pourtant supposer qu'ils furent soumis à la violence et peut-être au viol) font écho à ce Lièvre mort tendrement, cruellement peint par Chardin, écartelé et suspendu à l'envers, que l'on peut en ce moment contempler à Paris; en un siècle où le tableau de chasse s'exposait ordinairement et sans vergogne dans les salles à manger (comme aujourd'hui les scènes de carnage humain sur les écrans de télévision, pendant qu'on dîne), Chardin, isolant, monumentalisant ses sujets sur la toile pour mieux en exhiber le tragique, s'attarde avec une infinie compassion sur la douceur des ventres et des cous tachés de sang: le plus délicat et le plus intime, impudiquement montré; et transforme, par la grâce de son regard, la nature morte conventionnelle en crucifixion.

Nous n'en aurons jamais fini avec cette dérangeante intrication de la mort et du vivant – avec la

finitude et ses représentations.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA